

Le chien que je n'ai pas

Yvon Rivard

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (2005). Le chien que je n'ai pas. *Contre-jour*, (7), 15–17.

Le chien que je n'ai pas

Yvon Rivard

Quelle merveilleuse idée que ce Brault à la ligne. Parler d'une œuvre qu'on aime à partir d'un vers ou d'une ligne, n'est-ce pas ce que j'ai fait toute ma vie, moi qui lis si peu et si mal, comme un mendiant affamé ou assoiffé, qui cesse de mendier dès qu'il a recueilli assez de monnaie pour se payer une bouteille ou un sandwich. C'est ainsi que j'ai vécu pendant des mois, des années avec une seule ligne de Rilke (« Et voici que ce néant se met à penser »), de Virginia Woolf (« l'extrême fixité des choses qui passent »), qui me conduisait chaque matin à ma table de travail et me donnait la force d'y rester jusqu'à ce qu'un chemin y apparaisse sur lequel je me retrouvais moins seul avec moi-même enfin transformé en quelqu'un d'autre, ombre au bras des ombres.

Une ligne par-ci, un vers par-là, c'est aussi de cette façon que le professeur que j'ai été a réussi à ramasser assez de petite monnaie pour donner le change à toutes les grandes théories littéraires de l'époque, pour faire croire à tout le monde ou en tout cas à lui-même qu'il ne servait à rien de tout lire, de tout comprendre puisque le plus petit contient le plus grand et qu'une œuvre si grande ou si complexe soit-elle n'est jamais rien d'autre qu'une seule image, qu'une seule question apprêtée de mille façons, comme les pommes de terre sur la table du pauvre.

Ainsi lorsqu'on m'a demandé il y a quelques années de choisir des poèmes de Brault pour une anthologie, je n'ai pas eu de scrupule non seulement à choisir des poèmes, mais aussi des extraits de poèmes, à prendre mon bien là où il était, sans égard pour l'ensemble de l'œuvre ou du poème. Je sais que ça ne se fait pas de tronquer, mutiler ainsi un poème, mais il paraît que c'est aussi ce que fait la mémoire, surtout celle de l'agonisant lorsqu'il extrait du film de sa vie les quelques instants qu'il voudrait sans doute avoir pour éternité. La lecture d'une œuvre qu'on aime, qui nous nourrit procède de la même manière, et je me réjouis de voir qu'une lectrice aussi savante et cultivée que Frédérique Bernier donne à cette barbarie critique un début de reconnaissance.

Mais si cette démarche me convient si bien, pourquoi ai-je eu tant de mal à choisir la ligne ou le vers de Brault qui à mes yeux contient tout le reste ? La réponse est simple : c'est qu'il n'est pas facile de choisir une miette parmi des miettes, un caillou parmi la centaine de cailloux qui jonchent le chemin, c'est que cette œuvre, mon cher Jacques, que tu as construite si patiemment, si rigoureusement, ne s'éloigne jamais très longtemps des bouts de bois ou de ficelles, des morceaux de temps ou d'espace que tu as donnés en pâture à tes joies et à tes peines. Ton œuvre est déjà en miettes, comme ta poésie, elle est pleine de trous, comme les poches de ce mauvais pauvre que tu connais si bien.

Alors pour m'acquitter de ma tâche de choisir une ligne, un vers, qui m'a nourri ou sauvé pendant quelques instants fragiles qui durent des années, j'ai finalement renoncé à relire ici et là des pages de ton œuvre et j'ai demandé à la mémoire, cette grande collectionneuse de trous, de me dire ce qu'elle apporterait au seuil de la mort pour me réconcilier enfin avec la vie, avec moi-même. Et voici que la mémoire m'a rapporté, non pas un vers ou une ligne, mais une image de quelqu'un assis au sommet d'une colline avec, à ses pieds, une sorte de chien qui s'endort.

Je ne peux vous citer tout le poème, car ce serait tricher avec la contrainte de l'exercice proposé, mais, pour vous aider à vous en souvenir ou à le retrouver, voici une anecdote qui explique probablement pourquoi c'est ce poème, cette image qui a surgi de ma mémoire. Un

jour que j'avais décidé de me guérir de ma mélancolie toute romantique, Jacques m'a envoyé un petit mot dans lequel il me disait de ne pas trop me presser à guérir. Aujourd'hui, je sais que si on ne se débarrasse pas de sa mélancolie, de sa tristesse, il arrive qu'elle nous tienne compagnie et qu'elle s'endorme à nos pieds comme un chien. Ta poésie, mon cher Jacques, me donne, quand j'en ai besoin, le chien que je n'ai pas.

Bon, je crois que j'ai assez tourné autour du poème, que je l'ai assez massacré, et que le temps est venu d'enfreindre la règle que j'ai d'abord célébrée. Voici donc le poème en question, tiré de *Moments fragiles* :

*Je gravis une colline
et je m'assois solitaire
sous un ciel vide
à mes pieds s'endort
comme un chien ma tristesse*